

SUITE DEPECHEES.

Danger de la situation avant la reddition.

General Miles devant les troupes.

Washington, 14 juillet.—Il pleut abondamment hier. Les torrents descendant des montagnes ont enlevé les pontons. Deux pontons avaient déjà été enlevés et les bases d'approvisionnement sont en danger. La rivière profonde était impraticable. On avait de l'eau jusqu'aux épaules. Une ambulance, en essayant de traverser la rivière, avait été entraînée à 200 yards de là, par le ponton. Elle était remplie de réfugiés qui étaient à Cayey.

Le Président consent à modifier les conditions de la reddition.

Washington, 14 juillet.—Une personne qui a pu causer avec M. McKinley, a dit que le Président ne s'opposait plus à la reddition sans condition, à moins que la condition était une affaire bien arrêtée. Le général Shafter a été chargé de nommer des commissaires, la reddition sans condition était bien convenue d'avance.

L'arbitrage de l'Angleterre.

Londres, 14 juillet.—Le "Gazette de St. James", cette après-midi, dit qu'elle apprend de source certaine que le gouvernement anglais a formellement consenti à servir d'arbitre pour régler le différend territorial entre le Chili et l'Argentine si la question n'est pas réglée d'un commun accord entre les parties en présence. Le ter août.

Retour de \$360,000. Arrestation de l'auteur.

Tampa, 14 juillet.—Ch. J. French, secrétaire de la Merchants and Traders Building and Loan Association, de Chicago, a été arrêté ici, aujourd'hui. Il est accusé d'avoir dérobé \$360,000 à cette association. French est sous les verrous, attendant les instructions des autorités de l'Illinois.

Le 14 Juillet à Paris.

Paris, 14 juillet.—La fête nationale française a été célébrée comme à l'ordinaire, aujourd'hui, à Paris. Les maisons étaient décorées et les rues très animées. Les statues de Strasbourg et de Jeanne d'Arc et de Gambetta étaient couvertes de couronnes et de fleurs.

Le commerce anglais et allemand en Californie.

Londres, 14 juillet.—Le rapport de M. Wellesley Moore, consul britannique à San Francisco, sur le commerce de la Californie, vient d'être publié. Il déclare aux fabricants anglais qu'ils sont maintenant distancés par les Allemands et les Belges, parce qu'ils ne se donnent pas la peine d'étudier les besoins du marché local, ce dont se préoccupent, avant tout, les Allemands.

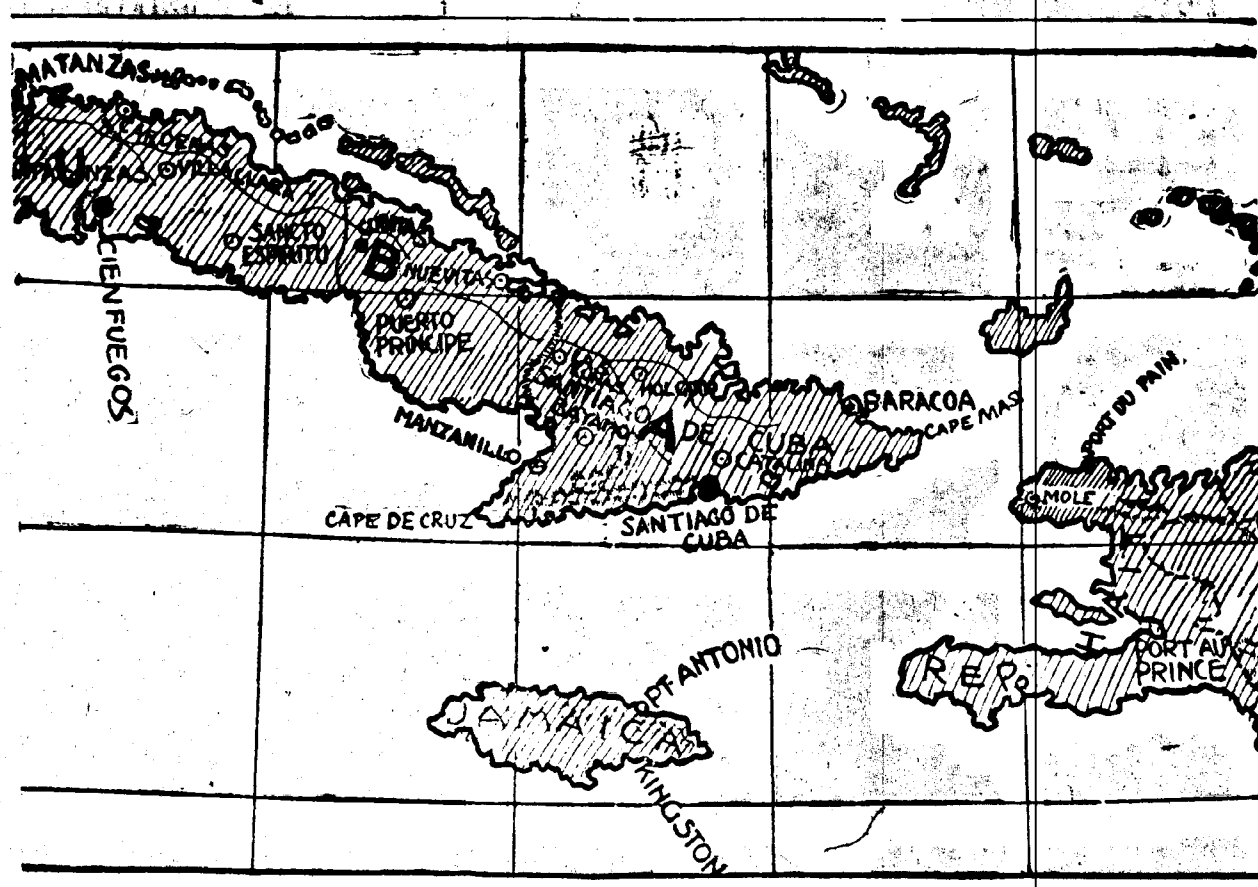
Reddition définitive de Santiago.

Washington, 14 juillet.—L'adjudant-général Corbin a annoncé que Santiago s'était rendu, après la dépeche envoyée par le général Shafter. Restent les détails à régler.

Départs suspendus.

Tampa, 14 juillet.—Le 2e régiment de New York qui allait prendre le train pour Fort Tampa, a reçu ordre de rentrer dans son camp. Le 69e n'est pas encore parti.

REDDITION DE SANTIAGO.



SANTIAGO DE CUBA ET SES ENVIRONS.

Santiago de Cuba est la seconde ville de l'île comme importance et population. Elle est bien bâtie et fortement défendue.

Aucune représentation au gouvernement allemand sur la conduite de ses officiers aux Philippines.

Washington, 14 juillet.—Justicié, le gouvernement n'a fait aucune représentation aux Allemands, au sujet de leurs mouvements aux Philippines. On se fie à l'énergie et à l'habileté du commodore Dewey.

L'expédition de Porto Rico.

Washington, 14 juillet.—Le général Brooke a reçu ordre de venir assister à un conseil de cabinet relativement à l'expédition de Porto Rico.

Conseil pour régler les termes de la reddition.

Playa del Este, 14 juillet.—L'adjudant-général a reçu le télégramme suivant: "Le sais de retour d'une entrevue avec le général Toral. Il consent à la reddition sur la base de son retour en Espagne. La convention comprend toute la partie est de Cuba, de Assadores au sud jusqu'à Sagua au nord, via Palma, et le corps d'armée."

Le territoire qui fait partie de la capitulation.

Le territoire rendu a une étendue de 5,000 milles carrés. La ligne commence à Acorados, à 15 milles à l'ouest de Santiago et de là va au nord sur une étendue de 25 milles jusqu'à Palma Sierra. Si la ligne avait continué vers le nord, la ville de Holguin s'y trouverait comprise et la garnison de cette localité serait prisonnière. C'est ce qu'a voulu éviter Toral. La ligne court vers la côte Bordel Sagua. C'est une région montagneuse et il y a peu de localités considérables. Santiago est la ville principale; après, vient Guantanamo.

Après Santiago, Porto Rico.

Washington, 14 juillet.—Le premier chapitre de la campagne des Etats-Unis s'est terminé aujourd'hui par la reddition de Santiago où flottent maintenant les couleurs américaines.

Bientôt va commencer le transport en Espagne des troupes espagnoles; puis viendra la prise de l'île de Porto Rico, à moins que l'on ne réussisse à conclure la paix. Le siège de Santiago a duré deux semaines. Il a été remarquable sous plus d'un rapport, surtout au point de vue du nombre des morts, des blessés et des malades de la marine et de l'armée de terre, des deux côtés.

Dernière heure.

Washington, 14 juillet.—Le département de la guerre a déjà adopté un plan pour le retour en Espagne des troupes du général Toral. Il fera appel aux compagnies de steamships qui se feront concurrence pour le transport.

La division Wilson ne part pas et reste à Charleston.

Charleston, S. C., 14 juillet.—Mercredi soir, assez tard, le général Wilson a reçu l'ordre de ne pas faire embarquer ses troupes pour Santiago. Une grande partie des bagages des 2e et 3e Wisconsin avait été déjà installés.

La situation du général Pando.

Santiago, 13 juillet, via Port Antonio, 14 juillet.—Un correspondant a eu une intéressante conversation avec Garcia qui lui a démontré que Pando sur lequel comptaient Toral et Linares, avait été arrêté moins encore par les insurgés que par les pluies et qu'il n'avait pu faire sa jonction avec celle de Toral.

Le général Loque a 10,000 hommes avec lui à Holguin; mais ils sont singulièrement réduits depuis quelque temps. L'armée espagnole a perdu 30,000 hommes par les maladies, depuis un an. Une grande partie des soldats natisés sont prêts à passer dans le camp insurgé; ils ne sont retenus que par les troupes espagnoles.

Sauvutage du Cristobal Colon.

Devant Santiago de Cuba, 13 juillet, via Kingston, 14 juillet. 4 heures 30 de l'après-midi.—L'amiral Sampson a envoyé, ce matin, le Texas pour relever autant que possible le Cristobal Colon. On va essayer de le sauver et de le réparer.

Une flotte passant devant Alicante.

Alicante, Espagne, 14 juillet.—Six grands navires de guerre ont passé ici aujourd'hui. On suppose qu'ils sont français.

Qu'est devenu Caranza.

Montréal, 14 juillet.—Le bruit courait hier, que le lieutenant Cusamansa ne s'était pas embarqué avec le sénor Dubose. Aujourd'hui, on sait positivement que Caranza n'était pas à bord du navire. On se demande ce qu'il est devenu.

L'envoi de la Doctrine Monroe.

Paris, 14 juillet.—Le "Matin" a reçu de son correspondant, à Londres, une dépêche dans laquelle il est dit que les chancelleries européennes discutent la question d'une intervention en ce qui concerne les Philippines.

Le correspondant ajoute que c'est la conséquence de la doctrine Monroe, que l'Europe appliquerait de son côté et il est probable que l'Angleterre entrerait dans ce concert, malgré sa prétendue alliance anglo-saxonne.

L'Irene Exosé par la Presse Allemande.

Berlin, 14 juillet.—Le Zeitung de Cologne, et le Lokal Anzeiger, protestent contre les historiens qui ont couru sur l'intervention de l'Irene. Le navire s'est retiré spontanément à l'arrivée des Américains. Il n'a nullement violé la neutralité, disent-ils.

Senor Sagasta va demander la paix.

Berlin, 14 juillet.—Le Tageblatt dit que senor Sagasta a vu que, maintenant, en l'absence de toute flotte espagnole, les Américains peuvent, avec la leur, affamer l'île. Il a, par conséquent, décidé de faire la paix le plus tôt possible.

APRES SANTIAGO, PORTO-RICO.

Santiago a décidément capitulé, hier vers deux heures et demie de l'après-midi. C'est, après la destruction de la flotte de Cervera, le fait le plus considérable de la lutte actuelle entre les Etats-Unis et l'Espagne.

Coincidence étrange et qui fait rêver. Les deux événements, les plus importants de cette guerre ont eu lieu, au milieu de réjouissances publiques, au milieu de deux fêtes nationales et républicaines—celle du 4 juillet pour les Etats-Unis, et celle du 11 juillet pour la France.

Il en était temps, car la saison des pluies, si terrible à Cuba, a commencé, et la fièvre jaune y sévit; mais les américains ne s'en effraient pas. A peine Santiago est-elle tombée, qu'ils se préparent à marcher sur Porto Rico. C'est le mot du secrétaire de la guerre de Washington: "Et maintenant, à Porto Rico!"

Les troupes, que la fièvre commençait à décimer, vont rentrer au pays, pour y recouvrer la santé et les forces perdues. C'est, malgré l'expédition de Porto Rico, une sorte d'accalmie, au milieu de l'effroyable tourmente à laquelle nous venons d'assister.

Les ambassadeurs étrangers à Berlin, ont avisé leurs gouvernements des desseins de l'Allemagne qui préférerait le statu quo; mais si la souveraineté de l'Espagne sur les îles disparaissait, l'Amérique ne devrait pas les posséder.

Il s'agit d'une convention internationale en vertu de laquelle les puissances qui ont des intérêts dans ces parages doivent s'entendre et se protéger contre l'intervention américaine.

Le correspondant ajoute que c'est la conséquence de la doctrine Monroe, que l'Europe appliquerait de son côté et il est probable que l'Angleterre entrerait dans ce concert, malgré sa prétendue alliance anglo-saxonne.

LE VIN MARIANI

Aucune autre préparation n'a jamais reçu autant de recommandations volontaires de personnes éminentes que le célèbre Vin Mariani.

Il Donne l'Appétit. Procure un Sommeil Réparateur. EST UNE PROTECTION Contre les Affections du Cerveau.

Pour les hommes surmenés, les femmes délicates de santé, les enfants malades, ce tonique raffiné et stimulant n'a pas d'égal.

Un petit verre à vin trois fois par jour. Chez tous les Pharmaciens.

Berlin, 14 juillet.—Le Tageblatt dit que senor Sagasta a vu que, maintenant, en l'absence de toute flotte espagnole, les Américains peuvent, avec la leur, affamer l'île. Il a, par conséquent, décidé de faire la paix le plus tôt possible.

Suite depeches 7me page.

baronne de Gassie que tu l'as rencontré?

—Oui. —Si ce que l'on dit est vrai, il est immensément riche. —Il est très riche, en effet; c'est un veuf et il a deux fils de dix-huit et vingt ans. —Alors il est d'un certain âge. —Entre quarante et quarante-cinq ans. —Il a cet âge et deux enfants, mais il possède une grande fortune. Malgré ton titre de comte, mon pauvre ami, Mlle Mersen, une vénales, dont la cupidité n'est même pas à discuter. Mlle Mersen ne pouvait pas hésiter entre les vingt mille francs de rente et les nombreux millions de l'Américain. Et tu te croyais aimé! Et voilà celle que tu voulais avoir pour femme! —Oh! ne m'accablez pas! —J'essaye de porter un coup mortel à ton fatal amour. —Je l'arracherai de mon cœur, prononça le jeune homme. —Ne vois-tu pas maintenant, comme je te le disais, que la protectrice et la protégée s'entendaient ensemble? —Ah! je ne sais que penser! —Elles avaient d'abord jeté les yeux sur toi, tu étais la proie; puis le millionnaire s'est présenté, et vite on s'est retourné de son côté. Moi, Jacques, je ne puis en vouloir à cet Américain, je le bénis, au contraire; il te délivre!... Je suis même très disposée à le plaindre, si, com-

me je le plains pour lui, il est destiné au rôle de victime.

Tu penses peut-être qu'il a appris que celle qu'il allait épouser était ou avait été ta maîtresse; n'ais pas ce souci, Jacques, celle qui t'a cyniquement menti a également et audacieusement trompé son futur mari. Il est des jeunes filles, celles qui ont le sentiment de leur devoir et l'âme honnête, qui avouent humblement, en pareille circonstance, la faute commise; mais celles qui ressemblent à Mlle Mersen se taisent, elles affectent une candeur virginale et jouent effrontément la comédie de la vertu.

Ce n'est pas non plus Mme de Gassie si, comme je le crois, elle sait à quoi s'en tenir sur la sagesse et la pureté de sa protégée, ce n'est pas elle, assurément qui aura fait connaître l'indignité de la demoiselle à marier. —Ansi, vous croyez que Mme de Gassie sait?... —Je le crois. Le jeune homme se frappa le front.

Une clarté venait de se faire dans son cerveau. —Mais alors, dit-il, l'auteur de la lettre anonyme serait donc Mme de Gassie, soit qu'elle l'ait inspirée ou écrite elle-même. —Cela n'est pas impossible; mais à présent, que t'importe? Cette lettre n'a plus sa raison d'exister; d'ailleurs tu as la preuve qu'elle ne contient pas,

comme tu le croyais, une odieuse calomnie.

—Il n'y en a pas moins là une mauvaise action. Et si c'est l'œuvre de Mme de Gassie, je ne vois pas bien dans quelle intention elle a écrit cette lettre. —Elle avait sans doute la pensée que sa lettre me déciderait à te refuser mon consentement.

—Mais la façon dont elle traite sa protégée... —Il est certain que si c'est Mme de Gassie qui a écrit cette lettre, il est assez difficile de deviner le sentiment auquel elle a obéi. Dans tous les cas, Jacques, il y a un fait reconnu: Mlle Mersen et Mme de Gassie complotaient les millions de l'Américain, et comme tu étais gênant, on a fait ce qu'on a pu pour se débarrasser de toi. Mais tu devais revenir au bout de quinze jours, et comme, avec raison, on te redoutait, on s'est bien hâté de bâcler l'affaire, que le mariage a eu lieu hier. Et on se dit aujourd'hui: Maintenant, il peut revenir quand il lui plaira.

Le jeune homme eut un sourire plein d'amertume. —Comme vous n'avez pas hésité à me le dire, bonne-maman, je me suis laissé jouer comme un naïf, un niais. —Ne te chagrine pas de cela, mon ami: en amour, ce lui qui aime sincèrement est toujours un peu naïf, et généralement ce ne sont pas les niais

qui sont le plus à plaindre. Enfin, mon cher enfant, tu l'as échappé belle. Comme je te l'ai dit, mes pressentiments ne m'ont jamais trompé, et ayant la certitude que tu courais vers ton malheur, jamais je n'aurais donné mon consentement à ce mariage; tu vois, à présent, jusqu'où ton fatal aveuglement t'aurait conduit, tu aurais fait des somnations, tu aurais broyé le cœur de ta pauvre vieille grand-mère qui, ne pouvant plus voir en toi qu'un ingrat, un mauvais fils, n'aurait plus eu qu'une chose à vouloir, à désirer, la mort!

—Oh! encore une fois, bonne-maman, pardon, pardon, pardon! —Fort heureusement Jacques, cet Américain est arrivé à temps; tu étais au bord de l'abîme, tu allais y tomber, il t'a sauvé!... Et moi, moi, je ne perds pas mon cher enfant et je puis espérer encore quelques jours de bonheur.

Depuis un instant, bien qu'il écoutât les paroles de sa grand-mère, le jeune homme n'était pas complètement à ce qu'elle lui disait, sa pensée était ailleurs. A son air rêveur, aux mouvements de sa physionomie, on pouvait deviner qu'il était sous le coup d'une obsession préoccupation. La comtesse, qui avait constamment les yeux sur lui, vit au fond de ses paupières des larmes qu'il s'efforçait de retenir.

—Jacques, dit-elle tristement

d'une voix douce et affectueuse, à quoi penses-tu?

—A quoi je pense? —Oui, tu as encore envie de pleurer; qu'as-tu, cher enfant? Ne veux-tu pas me le dire? Jacques, est-ce que tu la regretterais? —Non, non, répondit-il vivement.

—Alors qu'est-ce que tu as? —Grand-mère, je ne peux pas regretter la perte de Valentine, qui était indigne de mon amour et est maintenant la femme d'un autre; mais il y a l'enfant! —Ah! je ne pensais plus à cela... Voyons, voyons, Jacques, sincèrement, crois-tu à cette maternité?

—Oui. —Mais en cela comme en tout elle t'a menti! —Non, elle ne mentait pas quand elle m'a annoncé d'abord qu'elle se croyait enceinte, et ensuite quand elle m'a dit qu'elle en avait la certitude; il y a des accents de sincérité auxquels on se trompe pas.

—Mais, mon pauvre ami, n'aurait-elle donc pas ces mêmes accents quand elle te disait: "Je t'aime?" Enfin, j'admets qu'elle t'ait dit la vérité. Alors elle a plus oisivement encore trompé cet homme qui allait lui donner son nom. Que peux-tu faire à cela? Rien. —Je ne sais pas. —Comment, tu ne sais pas?... C'est pas toi, je pense, qui

iras dire à ce mari que sa femme a été ta maîtresse!

—Oh! cela, jamais! Mais l'enfant qu'elle mettra au monde sera le mien. —Décidément, tu y tiens. Soit, cet enfant sera le tien, après!

—Je l'aimerai! —Je ne dis pas le contraire; mais que pourras-tu faire pour lui? —Je voudrai l'avoir, je le prendrai à sa mère!

—Comme tu y vas!... Ceci, mon pauvre ami, est une toute autre affaire; cet enfant sera le tien et il ne t'appartiendra pas; légalement, il sera l'enfant légitime de M. Barriett.

—Que m'importe! —Ne parle pas ainsi, Jacques; tu connais les lois, celles des autres pays comme les nôtres, je n'ai rien à l'apprendre sur ce sujet qui ne m'est certes pas aussi familier qu'à toi; mais, encore une fois, tu ne pourras rien, n'ayant pour cet enfant qu'un étranger. Si, personne ne pouvant t'en empêcher, tu auras le droit de penser à lui et aussi le droit de veiller sur lui, de loin. D'abord, Jacques, pourras-tu savoir si cet enfant est de toi ou du mari?

viennent au monde avant le terme fixé par la nature.

—C'est vrai, dit-il après un silence; mais je saurai, je saurai! —Veux-tu, Jacques que je te dise ce que j'ai dans l'idée? —Dites, bonne-maman. —Eh bien, mon ami, j'ai dans l'idée que tu n'auras ni à aimer ni à occuper d'un enfant qui ne viendra pas au monde.

Le comte resta silencieux. —Et, ajouta la grand-mère, tâche de te délivrer au moins de cette pensée attristante.

Pendant le reste de la soirée, il ne fut plus parlé ni de l'enfant, ni du mariage de Valentine. Toutefois, ce que la comtesse avait dit en manière de conclusion n'avait eu aucun effet dans le cœur de Jacques. Sa pensée restait attachée à cet enfant qui, il n'en voulait pas du tout, était dans le sein de sa mère.

A continuer.